

500 ans d'histoire à Manehouarn

Départ : entrée de la cour d'honneur du château

Distance : 2,5 km

Acquis par la municipalité de Plouay en 1985, le domaine de Manehouarn est fréquenté chaque jour par les promeneurs. Mais connaissez-vous l'histoire de ce domaine fondé par les seigneurs de Pluvié vers 1551 ? Telle une visite guidée, ce parcours vous fera découvrir la vie des comtes de Pluvié, les patrimoines qu'ils ont édifiés, le parc et les espaces naturels du domaine.

1 La seigneurie de Manehouarn

(Placez-vous à l'entrée de la cour)

Situé sur une hauteur dominant le bourg, Mané houarn, « la colline de fer » en breton, devient au 16^e siècle le siège d'une seigneurie. En franchissant la grille pour pénétrer dans la cour d'honneur sous l'œil des lions sculptés symbolisant la noblesse, vous entrez dans le cœur historique du domaine. Les de Pluvié, originaires de Plumelec, sont installés à Plouay dès 1454 au lieu noble de Kerdreho. En 1551, Guillaume de Pluvié, cadet de cette famille, par le biais d'héritages et d'alliances, s'installe ici avec le titre de seigneur de Manehouarn.

Comtes, détenteurs de nombreuses fermes à Plouay et dans les environs, officiers dans l'armée du roi sous l'Ancien Régime, grands propriétaires terriens, maires et conseillers généraux aux 19^e et 20^e siècles, les de Pluvié ont vécu ici durant 450 ans

et marqué l'histoire locale. De part et d'autre des grilles, plusieurs lutrins vous content l'histoire de ses membres les plus illustres.

Vers 1550, Guillaume de Pluvié fait construire ici un manoir. En 1742, les documents d'archives décrivent ce monument. Il est constitué au rez-de-chaussée d'une salle seigneuriale, d'un salon, d'une bibliothèque, d'une cuisine et sa réserve, à l'étage d'une « grande chambre au-dessus de la salle basse », d'une suite de chambres et de latrines.

Le domaine comprend un jardin, un bois, un hangar avec pressoir, une écurie surmontée d'une chambre et un hangar où l'on stocke bois et avoine. S'y associe une ferme, la métairie de la Porte, exploitée par un métayer moyennant un loyer et le tiers des grains des récoltes. Elle devait se situer à votre gauche entre l'allée et les bâtiments. On a trouvé dans cette zone les fondations de bâtiments, notamment d'un four à pain.

(Dirigez-vous vers les bâtiments à droite du château)

2 Un château à la française

(Devant le porche du gîte)

C'est Jean-Toussaint de Pluvié, Page du Roi dans la Grande Ecurie de Versailles en 1739, qui fait édifier à la mort de son père en 1742, visiblement sur les fondations du manoir, le château actuel. Achevé en 1758, il est caractéristique des châteaux de plaisance français sous l'Ancien Régime : sobriété d'une architecture d'ingénieur avec des décors

extérieurs réduits, une symétrie parfaite des façades et un volume unique des toitures.

AU 18^e siècle, la noblesse prise ces châteaux aux pièces lumineuses ouvertes sur l'extérieur, progressivement structuré à Manehouarn avec cour d'honneur, dépendances, parc, chapelle, allées et étang. Au regard des moyens financiers nécessaires, il faudra près de 150 ans et trois générations de comtes pour donner au site son aspect actuel.

De ce côté, cette longue bâtisse, transformée en gîte, conserve une grand porte en arc plein cintre, rappelant sa fonction de remise de carrosses. Un peu plus loin, le four à pain et le bâtiment ont été construits après 1900. Ce dernier abritait le grand pressoir et des cuves verrées pour la production de cidre. Les pommiers étaient disséminés dans le domaine et l'excédent vendu à une distillerie lorientaise.

(Placez-vous devant la façade nord du château)

3 La façade nord et la cour d'honneur

En 1758, le château est uniquement constitué de sa partie centrale. Les deux ailes latérales sont édifiées après 1840 par le Comte Fortuné de Pluvié. Sobre, l'ensemble reste harmonieux avec ses neuf travées et ses hautes cheminées. Les deux niveaux de lucarnes révèlent l'aménagement d'un second étage et de greniers sous les toitures.

Au centre, la porte et la lucarne en arc à segment, gravée de la date de construction 1758, sont particulièrement soignées. Tardive, la marquise,

agrémentée de quatre colonnes et d'une corniche à modillon, met en valeur l'entrée du château. Ornée d'une balustrade à l'étage, elle fait office de balcon à la porte-fenêtre.

Au centre de la cour d'honneur, la vasque, contemporaine de la marquise, rythme la circulation. L'allée, en forme de cercle déformé, permettait aux carrosses de tourner pour accéder au château et à la remise. Le cadastre napoléonien de 1843 révèle la présence d'allées secondaires et de parterres aux formes géométriques caractéristiques des jardins classiques en vogue au 18^e siècle. Utilisant l'art topiaire, buis, ifs, lauriers, ces haies et massifs taillés, plantés dans la cour et de part et d'autre du château, soulignaient aux visiteurs la noblesse du lieu.

(Contournez le château par la droite pour poursuivre la visite)

4 La façade ouest et le rez-de-chaussée

(Devant la façade ouest)

Vaste, le château dispose d'une surface au sol de 360 m² par étage. Par la porte Nord, on entre dans le vestibule autrefois décoré de trophées de chasse. Un escalier en bois conduit aux étages. Un couloir de distribution central ouvre au sud sur les pièces à vivre de la famille tandis que la partie nord, où se situe lingerie et cuisines, est réservée aux activités domestiques. Dans l'aile Est, sont aménagées une seconde cuisine et une vaste réserve en terre battue, accessibles par une porte percée sur la façade Est.

Ici, l'aile Ouest, avec son entrée indépendante, abrite le grand salon rose. Edifié après 1843, il est décoré de boiseries style Louis XV. C'était un lieu de réception. Sous le plancher a été aménagée une cave éclairée par des soupiraux. Accessible du couloir par un escalier en pierres de taille, elle a été creusée, maçonnée et consolidée par des poutres verticales. Elle conserve toujours ses étagères où l'on rangeait les bouteilles de vin protégées d'une clisse de paille. Acheminé par bateau des Pays de Loire et de Bordeaux, le vin était servi lors des réceptions. Au quotidien, on lui préférait le cidre, fabriqué sur place au moins dès le 18^e siècle.

(Allez à gauche et placez-vous devant la façade sud du château)

5 La façade sud

La façade sud, à dix travées, est rythmée par la succession d'avant-corps et de parties rentrantes, percés de baies à arc en segment. A la base du toit, le fronton curviligne en tuffeau est sculpté de lions soutenant les blasons des de Pluvié et de Charlotte de Guillotou de Keréver. La date de son mariage avec Fortuné de Pluvié, en 1840, confirme que l'agrandissement du château à cette époque. Sous la couronne, on devine à gauche le blason des de Pluvié : « De sable au chevron d'or, accompagné de trois roses de même ». Il s'associait à la devise « En bonne odeur », exprimant la recherche de pureté des actions et des pensées. A la base du bâtiment, on aperçoit les vestiges d'un aqueduc canalisant l'eau des gouttières vers une réserve d'eau à l'Ouest.

Devant l'avant-corps central, un perron de quatre marches précède deux portes fenêtres ouvrant sur la salle à manger. A gauche, le salon vert faisait office de salon de musique. On y jouait du piano et Fortuné de Pluvié y donnait des concerts avec son quatuor, connu jusqu'à Paris. Son violoncelle, stradivarius de grande valeur, est aujourd'hui la propriété d'un violoncelliste américain renommé : Evan Drachman. A droite, la bibliothèque équipée d'étagères, était une pièce majeure du château. Là, les comtes géraient leur domaine, percevaient les loyers, traitaient les affaires politiques lors de leurs mandats de maires et conseillers généraux.

Ces espaces de vie, propres à la famille et aux invités, sont dotés de cheminées, boiseries et parquets. Les pièces lumineuses, d'une hauteur de plafond de 3,80 mètres, étaient confortablement meublées de fauteuils et de bergères, de commodes et de buffets, de tables, dressées pour les repas. Les éléments de décor témoignaient de leur aisance : glaces au-dessus des cheminées, portraits de famille, horloges, rideaux assortis aux fauteuils...

Les de Pluvié consacraient leur temps libre aux jeux de société, échecs, dames, à la musique et à la danse. Les femmes s'intéressaient aux recettes de cuisine, à la mode et à la broderie, correspondaient avec leurs proches. La lecture était prisée : ouvrages religieux, historiques et scientifiques, poésie, récits de voyages... En 1879, la famille est abonnée à la revue « *Le correspondant* » qui traite

de religion, de philosophie, d'histoire, de politique, de littérature, de sciences et des Beaux-Arts.

Le château est le lieu du bien vivre. On y reçoit la noblesse, les personnalités locales et même le préfet au 19^e siècle. A cette occasion, on prépare des menus élaborés, notamment du gibier, servis dans d'élégants services en porcelaine. Livrés par le passe-plat, ils sont concoctés dans les cuisines équipées de cheminées et de potagers, ces aménagements de pierre et brique, ancêtres de la cuisinière, munis de creusets carrés pour stocker la braise.

A la belle saison, la famille proche séjourne à Manehouarn. Au premier étage, les chambres au nord sont réservées aux enfants et celles au sud, plus grandes, aux adultes. Celle à l'Ouest, au-dessus du salon rose, a la préférence du comte qui y dispose d'un coffre-fort. Chaque chambre, décorée de boiseries aux couleurs pastels, bleu, gris, rose, a sa cheminée, ses placards muraux, son alcôve où se niche le lit, son dressing et son cabinet de toilette. Tentures et tapisseries, peintures en faux marbre, parquets à bâtons rompus complètent ce décor.

Le second étage sous les toits est traversé de part en part par un couloir qui donne accès à douze chambres. Plus petites et moins éclairées, elles disposent pour certaines de cheminées et de boiseries. On y loge la nombreuse domesticité du château, cuisinières, valets et femmes de chambre. Un système de sonnettes, relié aux différentes pièces, permet de solliciter ce personnel.

(Prenez derrière vous l'allée qui descend vers les étangs et arrêtez-vous au niveau de la chapelle)

6 Les jardins

En 1843, les de Pluvié disposent d'une vue panoramique sur les jardins descendant vers la fontaine de Fetan-er-Hoc et son ruisseau. Utilisant une importante superficie, ces jardins inspirés de ceux du Nord de l'Italie, ont pour concept de faire entrer théâtralement le paysage dans le jardin. Passé la haie protégeant la cour sud, on découvre au niveau de la chapelle, deux jardins classiques en terrasse dans lesquels on descend par deux escaliers successifs. Le premier se compose de deux parterres, le second de six parterres rectangulaires.

Cernées d'allées plantées de haies comme dans la cour nord, ces plates-bandes invitent à découvrir le jardin, dessiné comme un édifice, en une succession de pièces à parcourir... Le château, dans l'axe perspectif de l'ensemble, devient l'un des accessoires du jardin dont il occupe un compartiment. A droite et en contrebas, un grand jardin à usage de potager révèle la passion de la noblesse pour les légumes nouveaux, petits pois, melons, laitues...

(Tournez à gauche en direction de la chapelle)

7 La chapelle Notre-Dame de Sion

Sans doute construite à la même époque que le château, la chapelle privative de Manehouarn, de plan rectangulaire à chevet polygonal et baies en pierre de taille, est coiffée d'un clocheton. Par la

porte en plein cintre surmontée d'un écu martelé et d'un oculus, on entre dans l'édifice dallé. Deux fenêtres éclairent le chœur liturgique délimité par un emmarchement et une balustrade en bois. Autrefois, les lambris du plafond étaient peints dans un bleu foncé semé d'étoiles représentant la voute céleste.

Menaçant ruine après l'ouragan de 1987, la chapelle a été restaurée entre 1989 et 1998 par les Sapeur Pompiers de Plouay et agrémentée des vitraux de sainte Barbe, leur sainte patronne, et de Notre-Dame de Sion, sainte tutélaire de l'édifice. Le 4^e samedi de Juin à l'occasion de la Fête des Pompiers, une messe y est célébrée. Un saint Michel terrassant le dragon, œuvre réalisée au 17^e siècle par un sculpteur de la Marine, a été offert en don. Il a été classé et restauré en 2012.

Réservé aux offices privés des de Pluvié, ce monument rappelle l'importance du catholicisme dans la vie de la noblesse, dont nombre de cadets et femmes épousèrent la carrière religieuse. Messes, prières et lectures pieuses rythment le quotidien des femmes, au contact régulier du clergé, en résidence ou en visite. Jusque dans les années 1950, des messes sont célébrées dans la chapelle. La comtesse de Pluvié et sa famille se rendent aussi à l'église chaque dimanche en calèche victorienne menée par le cocher.

Ce rituel rappelle que pouvoir noble et religieux ont toujours été fortement imbriqués. Les de Pluvié ont très tôt eu des « prééminences » dans l'église paroissiale Saint-Ouen. En 1507, Guillaume de

Pluvié demande à y être inhumé comme l'a été son père Payen de Pluvier. L'église bénéficie des largesses de la famille au fil des siècles. Ainsi, en 1781, Jacques Jean de Pluvié fait don d'un terrain qui accueille le nouveau cimetière de Plouay.

(Remontez à gauche et arrêtez-vous près du thuya à votre gauche)

8 Le thuya, arbre remarquable

Ce thuya géant de Californie fait partie des arbres remarquables bretons, répertoriés pour leur ancienneté, leur taille et leur morphologie. Haut de vingt-huit mètres, d'une circonférence de 3,60 mètres, il est l'un des plus imposants de Bretagne. Introduit pour la première fois en Europe en 1853, en Angleterre plus précisément, et originaire du Nord-Est de l'Amérique du Nord, sa plantation est postérieure à la création du jardin classique à la française. Associé à un rhododendron dans un parterre, il a la particularité d'avoir marcotté. Ses branches tombantes, en touchant le sol, ont développé des racines qui ont donné naissance à un véritable bosquet. S'y dissimule aussi un puits aujourd'hui condamné. Cet arbre est protégé, merci de ne pas grimper sur les troncs.

(Allez sur l'esplanade face à l'accueil des gîtes)

9 Les écuries et l'orangerie

Abritant l'accueil des gîtes, cette longère, pendant de la remise de carrosse, regroupait autrefois sous un même toit l'étable et les écuries du domaine. En 1853, un article de la revue l'Association Bretonne

sur la ferme du Comte Fortuné de Pluvié précise qu'elle comprend de nombreux bâtiments aérés tenus « avec ordre et propreté ». Ils accueillent une cinquantaine de bêtes : « vingt-quatre vaches à lait et bovines, un taureau et huit bœufs de travail de race bretonne, quatre chevaux de voiture, un cheval de selle et six chevaux de trait ». Les deux vastes greniers, accessibles par les lucarnes, abritent du grain et du foin. A l'extrémité Est, le pavillon avec son toit à la mansart, probable logis du régisseur, a été transformé en gîte.

Ici, sur l'esplanade, la famille de Pluvié édifie après 1850 une orangerie. Menaçant ruine en 1969, elle a été démolie lors du réaménagement du site. Il s'agissait d'un édifice rectangulaire muni de cinq baies plein cintre sur la façade Sud. Appareillée en briques, cette installation, haute sous plafond, abritait en hiver les espèces exotiques et les végétaux craignant le gel, palmiers et agrumes en pots, géraniums... Nées en Italie sous la Renaissance, ces constructions captaient la lumière directe du soleil bas en hiver, mais pas en été, lorsque le soleil était d'aplomb. Parce que cette orangerie permettait une température optimum en toute saison, la famille de Pluvié y faisait dresser des tables pour les grandes réunions familiales. Séparé en deux par un mur Est-Ouest, l'édifice comportait aussi à l'arrière plusieurs pièces sur deux étages. Certaines étaient munies de cheminées et on y logeait du personnel.

(Prenez à droite le chemin qui descend aux étangs et arrêtez-vous après les balançoires)

10 La terre, une richesse

Au fil des alliances et des acquisitions, les de Pluvié détiennent de nombreuses fermes à Plouay et dans les environs, « les 99 fermes » comme on disait encore il y a peu. A la veille de la Révolution, la seigneurie de Manehouarn comprenait près de 80 fermes à Plouay et 28 dans les communes environnantes, d'Inguiniel à Pont-Scorff, de Berné à Gestel, en passant par Groix. Il s'agissait pour la majorité de domaines congéables, dont le seigneur avait la propriété de la terre, et pour laquelle les paysans, détenteurs quant à eux des édifices, payaient un loyer en argent, céréales et chapons.

La noblesse portait un intérêt tout particulier à la terre, sa principale source de revenus, et à l'agriculture. Pas de manoir ou de château sans ferme. Férus de littérature agronomique, les comtes successifs cherchent à améliorer les rendements de leur domaine. En 1792, le bail de la métairie de la Porte donne des consignes au métayer pour la protection des arbres fruitiers, les semences, le défrichement des parcelles abandonnées, les plantations, le ramassage des feuilles, la récolte des glands et même sur le moyen de limiter les dégâts causés par les cochons en liberté.

(Continuez tout droit et arrêtez-vous avant les étangs)

11 La ferme de Manehouarn

Au 19^e siècle, Auguste et Fortuné de Pluvié consacrent beaucoup d'énergie à défricher et à

amender les landes en sable calcaire rapporté de la côte. En 1853, Fortuné a réuni devant le château une pièce de vingt hectares, dont sept de landes défrichées. S'étendant de Restavy jusqu'à l'actuel rond-point à l'entrée du bourg, le Palais, comme on le nomme dans la famille, fait sa fierté. Sur les quatorze hectares de terres labourables, il fait cultiver froment, avoine et sarrasin, mais aussi luzerne, trèfle, choux du Poitou, betteraves, navets, rutabagas et panais. L'article de 1853 fait l'éloge du rendement à l'hectare, de la richesse du sol et des outils modernes employés : l'araire Dombasle, l'extirpateur et la herse de Grand-Jouan...

Si au 20^e siècle, la ferme périclité peu à peu, si les terres sont afferméées après-guerre, la famille de Pluvié s'oppose farouchement à céder l'ancienne réserve noble nécessaire à l'urbanisation de Plouay. A deux reprises, la municipalité a dû prendre des mesures d'expropriation, vers 1950 pour édifier le dispensaire, puis vers 1965 pour construire les cités, les établissements scolaires et sportifs. La perte des revenus des terres, les successions conduisent la famille de Pluvié à vendre le domaine à la commune en 1985.

(Passez les étangs et arrêtez-vous)

12 Les étangs

Après la tempête de 1987, le site est dévasté. La municipalité restaure le grand étang creusé par les de Pluvié au début du 20^e siècle, et en crée deux plus petits ici en amont, principalement alimentés par la source de Fetan er Hoc aujourd'hui sous les

eaux. Ces étangs d'agrément sont prisés des pêcheurs. Le plus grand offre aux plus confirmés la possibilité d'attraper carnassiers, tanches et carpes. Les deux plus petits ont été aménagés afin de permettre aux plus jeunes de s'initier à la pêche des gardons, rotangles et truites arc-en-ciel.

(Allez jusqu'au bout de l'étang près du séquoia)

13 Le séquoia de Manehouarn

Comptant parmi les plus vieux et grands arbres du monde, le séquoia géant est originaire de Californie. « Découvert » en 1841, ses graines sont diffusées et semées dans les parcs en Bretagne vers 1860 à la faveur des échanges commerciaux outre Atlantique. Celui de Manehouarn compte parmi les quarante séquoias remarquables bretons.

Ici, il marque le paysage de ses trente-sept mètres de hauteur, de son envergure de quinze mètres et de sa circonférence de cinq mètres. Il fait partie, avec le thuya, des espèces exotiques introduites dans le parc par les de Pluvié. Planté à l'époque dans une prairie non loin du ruisseau de « Fentan er Hoc », il apparaît totalement isolé sur une photo aérienne de 1950. Aujourd'hui situé au bord de l'eau, il invite au repos et à la méditation sous son feuillage. Il inspira en 2009 l'écrivain plouaysien Henri Le Borgne qui composa un poème en breton louant sa longévité...

(Tournez à droite, remonter le chemin et arrêtez-vous à mi-pente)

14 Quarante-huit hectares à entretenir

Au 20^e siècle, faute de domesticité, l'entretien du domaine devient problématique. Le jardin classique est abandonné au profit d'un jardin en herbe rythmé par des massifs de rosiers et de rhododendrons... Après-guerre, il n'y a plus de fermier résident. Terres et bâtiments annexes sont loués à des agriculteurs, puis entretenus par un ancien fermier. Le milieu se referme et la végétation prend le dessus, cachant le château au milieu des arbres. La tempête de 1987 détruit pourtant une grande partie de la forêt. Forte d'un projet autour du vélo, la municipalité réaménage le site avec de nouvelles plantations et allées de circulation.

Actuellement, les Services Techniques communaux entretiennent les zones en herbe. Mais c'est surtout le Chantier Nature, composé d'un encadrant et de huit agents en CDD insertion sur des contrats de six mois, qui œuvre depuis 1995 à l'entretien du site : remontage et consolidation des murs d'enceinte et de diverses structures, maintien des allées, débroussaillage autour des arbres, massifs, espaces de jeux, créations de haies tressées en osier... Ici, les anciennes prairies descendant vers l'étang font l'objet d'une gestion différenciée avec une seule fauche annuelle, favorable à la biodiversité.

(Remontez vers le château, tournez à gauche pour rejoindre les chenils, à droite si vous ne souhaitez pas poursuivre la visite)

15 Les chenils

Privilège noble, la chasse fait partie des loisirs des comtes de Pluvié. On sait qu'en 1756, certains fermiers nourrissaient un jeune chien pour le comte et que le chenil était déjà là en 1843. En 1854, Fortuné de Pluvié réunit sur le site sa meute et celle du château de Kerdrého, berceau des de Pluvié à Plouay, pour former le célèbre vautreit « Rallye Camors et sa devise « Rallye Camors Pique à mort ». La meute de Kerdreho est déjà réputée dans toute la Bretagne grâce à feu son lieutenant de Louveterie, Hyacinthe du Botderu, chasseur légendaire de loup entre 1804 et 1830.

Chassant à courre le loup et le sanglier dans les forêts de Pontkalleg, Camors, Lanouée et Les Salles de 1854 à 1907, les comtes de Pluvié, vêtus de leur tenue de vénerie aux boutons d'argent à tête de sanglier, possédaient un grand break de chasse. Revenant pavoisé de trophées, celui-ci recevait l'ovation de la population à la traversée des bourgades. Au retour, toutes les pièces de gibier étaient alignées sur la grande table de la cuisine.

La chasse et la vénerie furent une grande passion pour les de Pluvié. La meute était confiée au piqueur dont la fonction était de conduire la meute, de « faire le bois » à la recherche d'empreintes de gibier, mais aussi de veiller à la bonne tenue du chenil. Il prenait soin de l'hygiène et de la nourriture des chiens, composée de viande et céréales cuites. Il fallut aménager et agrandir le chenil pour héberger et nourrir une cinquantaine de chiens adultes, des anglo-français dressés dans

la voie du sanglier et des fauves de Bretagne créancés au loup. Les jeunes chiens, « La remonte », jeunes chiens du meilleur lignage achetés aux grands éleveurs de France, complétait cet ensemble.

Cette passion exigeait une forte intendance. Les bâtiments, ruinés et enfouis dans la végétation, ont été nettoyés, sécurisés et partiellement restaurés par le Chantier Nature. Les cinq bâtiments et les deux cours fermées ont été construits au coup par coup, en fonction des besoins comme le montrent les remaniements et la diversité des matériaux employés, ardoises et tuiles, moellons de granite et briques. On a notamment trouvé sur le site des briques gravées d'un moulin, fabriquées à la Briqueterie de Kerolé à Lorient entre 1896 et 1926.

L'association de chenils avec paillasse et cours dallées cernées de hauts murs, aménagées en pente pour faciliter le nettoyage à grande eau, la présence de cheminées destinées à la cuisson révèlent la complexité de l'intendance. Ouvrant sur l'une des cours, un tunnel semi-circulaire en pierre, visiblement une glacière que l'on refroidissait avec de la glace collectée sur les étangs, devait servir à conserver le gibier et les aliments pour les chiens.

(Continuez et rejoignez l'étang par le petit chemin à gauche)

16 Etang et moulin

Parachevant l'aménagement du parc, Auguste de Pluvé fait creuser à la fin du 19^e siècle un étang

alimenté par les deux ruisseaux de Fetan er Hoc à gauche et de Kerscoulig à droite. Sur une zone de sept hectares, il fait évacuer la terre dans des wagonnets sur rail, invention légère et démontable fort pratique pour ce type de travaux. Au début du 20^e siècle, les cartes postales montrent sa fonction d'agrément avec « une maison à bateau », des allées et un petit pont. On y venait pique-niquer, se promener en barque et pêcher.

C'est aussi dans cette zone que se situait le moulin de Manehouarn, aussi appelé Moulin de la Porte. Encore affermé en 1783 à la famille le Luhandre pour 150 livres et six canards par an, il est visiblement détruit peu après. S'il était peut-être en mauvais état et peu rentable, son abandon a aussi un lien avec la restructuration du domaine puisque l'accès au site se fait par l'Est à partir de 1792, date de percée de la grande allée.

Il se faisait pourtant bien jusque-là par le moulin de la Porte comme l'indique son nom avant de remonter par une allée à la métairie de la Porte. Ce moulin devait se situer à l'intersection du chemin et du cours d'eau, là où l'on traversait le ruisseau. Son emplacement, difficile à déterminer suite au creusement du nouvel étang, est confirmé par le nom ancien des parcelles de l'étang et des environs. Elles comportent toutes le mot bief ou moulin : Flouren er velin, Prat er biel...

Le droit de mouture, privilège seigneurial, imposait aux paysans de moulin leurs grains aux moulins de leur seigneurie. Aboli par la Révolution, l'obligation persistera dans certains baux jusqu'au 20^e siècle. La

famille de Pluvié détenait également le Moulin du Moustoir sur le Saint-Sauveur à Cléguer, affermé lui-aussi aux Le Luhandre et, dans le bourg, les moulins de la rue Neuve. L'un à eau, était associé à une scierie, l'autre à vent, se situait sur la partie haute du quartier des Haras. Il faisait partie, avec celui de Kerdrého, des deux moulins à vent attestés à Plouay.

(Retournez sur vos pas, montez le chemin et arrêtez-vous au niveau de la zone humide à votre gauche)

17 La zone humide

C'est probablement ici en contrebas que se situait la retenue d'eau sur le Kescoulig. Elle alimentait en eau la roue du moulin. L'existence de cet étang est confirmée par le bail de la métairie de la Porte stipulant en 1792 que le locataire doit aider à le combler. Aujourd'hui, la zone humide, avec sa végétation typique, notamment ses grosses touffes de carex, a repris le dessus.

Ce milieu joue un rôle fondamental dans le cycle de l'eau. Fonctionnant comme une éponge, il stocke l'eau de pluie en hiver, contribue à limiter les crues et restitue l'eau au cours d'eau en période sèche. Agissant comme un filtre naturel, les boues et les plantes qui s'y développent participent à l'amélioration de la qualité de l'eau en éliminant les pollutions. Ce milieu est aussi colonisé par le saule, aisément repérable au printemps à ses fleurs blanches ou chatons.

(Allez tout droit, tournez à gauche et arrêtez-vous avant le pont)

18 Le bélier hydraulique

L'approvisionnement en eau domestique, jusque-là assuré par les puits et les fontaines, est révolutionné par l'installation vers 1900 d'un bélier hydraulique Bollée, apportant l'eau courante aux habitations, à la vasque de la cour et aux deux fontaines des jardins.

Ce principe, inventé par Joseph de Montgolfier en 1796, fut commercialisé par l'entreprise Bollée du Mans qui, forte de son expérience de saintier, c'est-à-dire de fabricant de cloches, installa 1 800 béliers en France entre 1870 et 1914. Réalisé sur mesure, aménagé et entretenu par le fabricant, le bélier de Manehouarn n'est pas unique à Plouay. D'autres hameaux en sont pourvus comme St-Quidic, Kerguescamf ou Le Guerveur. Certains fonctionnent encore.

Ce système, protégé par un bâtiment circulaire autrefois coiffé d'un toit couvert de tuiles, était installé plus bas que la source à proximité, créant ainsi une chute d'eau. Canalisée et filtrée, l'eau arrivait dans une sorte de cloche hermétique en poussant un clapet et comprimait l'air qui y était contenu.

L'air se détendait et poussait l'eau qui refermait le clapet et remontait dans une conduite jusqu'au château d'eau, construit dans la cour d'honneur, accolé à l'ancienne remise de charrettes. Le mouvement mécanique se répétait, entrée de l'eau dans la cloche, poussée exercée par l'air, fermeture du clapet et remontée de l'eau dans le tuyau. Ce

mouvement provoquait un bruit sec caractéristique, connu en plomberie sous le nom de coup de bélier, d'où son appellation...

Plus haut, sur le lutrin, un dessin explique son fonctionnement et le cheminement de l'eau.

(Passez le pont, prenez deux fois à droite et arrêtez-vous près des arbres)

19 L'exploitation forestière

En grande partie replantée après la tempête de 1987, la forêt du domaine comprend surtout des essences destinées à l'exploitation forestière, de pousse rapide comme ici le chêne rouge d'Amérique. Gérée par l'Office National des Forêts, elle fait pour l'instant l'objet d'éclaircissements, attribués à des particuliers pour leur bois de chauffage.

Sous l'Ancien Régime et au 19^e siècle, la forêt, aussi réserve de chasse, apportait un complément de revenus. En 1843, de part et d'autre du ruisseau, les fortes pentes sont plantées de bois de haute futaie, c'est-à-dire de hauts sujets d'espèces nobles, tels les hêtres bordant les allées. Ici, la zone est boisée de pins dont la présence est encore attestée par le sujet isolé près de vous. Ces bois de pins, d'une surface de 20 hectares, s'étendent de l'autre côté de la route dans le bois de Coët Fao et ont sans doute un lien avec la présence, en contrebas du moulin de la Rue Neuve, d'une scierie, propriété des de Pluvié.

Bien acclimatés en Morbihan, les pins y ont été introduits aux 17e et 18e siècles. Leur exploitation s'intensifie au 19e siècle. Les pins sylvestres sont utilisés pour les mâts de vaisseaux. Les pins maritimes sont plantés sur les landes intérieures et dunaires. Ils servent à fabriquer des poteaux de 25 à 30 cm de diamètre pour les houillères anglaises, exportés à partir du port de Lorient. Leur coupe rapide, tous les 25 ans, offre un bon rendement pour les propriétaires terriens.

(Prenez le chemin qui vire à droite et arrêtez-vous au niveau du ruisseau)

20 Les prairies

Les deux petites vallées de part et d'autre du château sont propices au développement des prés, nécessaires à l'alimentation des bêtes. En 1853, la ferme comprend douze hectares de prairies naturelles destinées à la pâture et sept hectares en prairies irriguées ou arrosées.

Le premier système, déjà courant en Basse Bretagne au 18e siècle, consistait à irriguer les prés en hiver pour réchauffer la terre et permettre à la végétation de démarrer plus tôt. L'eau était captée au niveau d'un ruisseau et conduite vers le haut des parcelles. Un canal principal, des vannes et des rigoles courbes distribuaient l'eau sur toute la surface. Demandant un important entretien, nettoyer le canal, recreuser les rigoles, il fut amélioré à Manehouarn par la création d'un canal souterrain, retrouvé par le Chantier Nature lors du débroussaillage.

Quant aux prairies arrosées qui étaient inondées grâce à des barrages de submersion, elles se situaient sans doute de ce côté. Il est fort probable que les quatre retenues d'eau découvertes sur le ruisseau de Kerscoulic faisaient partie de ce dispositif. Ces structures, composées d'un mur maçonné face au courant, soutenu pour trois d'entre eux par un second mur, étaient en tout cas suffisamment solides pour retenir une grande quantité d'eau une fois barré le cours d'eau par une planche.

Dans les deux dispositifs, l'arrosage donnait une herbe tendre, flouren en breton, rappelant la douceur des prés que l'on coupe au printemps. Il pouvait y avoir deux coupes avant que le bétail ne vienne paître. La qualité du foin et les rendements obtenus étaient un atout pour la ferme.

(Longez le ruisseau à gauche après le pont et rejoignez l'autre pont près du mur d'enceinte)

21 La vallée du Kerscoulig

Visible de la grande allée d'accès, la vallée du Kerscoulic entre aussi au 19e siècle dans la composition du parc. Le ruisseau pénètre sous le mur d'enceinte et dégringole en cascade sur un aménagement en escalier avant de s'engouffrer sous le pont de pierre à une arche. Plus loin, un second pont à une arche franchit le Kerscoulic près du bélier hydraulique.

Venant de la cour d'honneur, une allée plantée conduit à un promontoire surplombant la vallée,

soutenu par des murs de pierre en degrés aujourd'hui perdus dans la végétation. En contrebas, le Chantier Nature a découvert, non loin d'une fontaine signalée sur le cadastre napoléonien de 1843, les éléments d'un décor en fer forgé. Ce paysage bucolique est propice à la promenade le long du ruisseau serpentant entre les pierres et dans les allées en sous-bois. Ici et là, des massifs de rhododendrons et d'autres espèces exotiques comme le bambou rappellent l'intérêt des riches propriétaires terrien pour la botanique.

(Remontez à droite vers le château, tournez à gauche dans l'allée principale et arrêtez-vous après la salle d'animation)

22 L'allée neuve

Plantée et aménagée vers 1792, l'allée Neuve devient au 19e siècle la nouvelle voie d'accès au château de Manehouarn. Longue et majestueuse, on y entre en 1843 par l'Est par la « route royale numéro 169 de Lorient à Roscoff ». Le domaine, cerné de hauts murs de pierre, est accessible par l'entrée actuelle, toujours délimitée par deux colonnes dont une seule a conservé son lion.

Une petite maison, aujourd'hui détruite, faisait office de maison au garde qui contrôlait les entrées et sorties en manipulant les lourdes grilles. Manehouarn n'était pas ouvert à tous et déjà en 1792, le métayer de la Porte avait pour obligation de s'occuper des chiens de garde en les conservant à l'attache « du soleil levant au soleil couchant ».

A gauche, à travers les arbres, on aperçoit la Métairie Neuve, aujourd'hui connue sous le nom de Coët Fao, le bois de hêtres. C'est visiblement dans le premier quart du 19^e siècle que la métairie du château est sortie du domaine. En 1843, elle comprend un ensemble de bâtiments avec courtil et des terres cultivables portant le nom de parcelles neuves, *park nevez* en breton.

(Rejoignez le lavoir en contrebas à droite)

23 Du vivier au lavoir

Cet ensemble fontaine lavoir privatif fut sans doute construit dans le dernier quart du 19^e siècle, période où se multiplient les lavoirs, notamment communaux, subventionnés par l'Etat à partir de 1851 pour développer l'hygiène. L'eau de la fontaine aménagée se déverse dans le lavoir, bassin rectangulaire peu profond, délimité par des pierres de taille aux dalles inclinées sur lesquelles la lavandière frottait son linge. Pratique, il comprend deux bassins, le premier pour le rinçage, le second pour le lavage. A proximité, dans la buanderie munie d'une cheminée, on faisait bouillir le linge dans la lessiveuse avant de le laver. Il était ensuite séché, puis repassé dans la lingerie du château.

Dans cette zone décaissée se trouvait autrefois le vivier, pièce d'eau vive, où l'on rassemblait le poisson qui pouvait y être nourri avant d'aller alimenter la table du seigneur : poissons blancs des étangs, carpes, tanches, perches, brochets, et des rivières, anguilles, truites, saumons. Le vivier était généralement disposé à proximité de la demeure

seigneuriale par commodité. Cela permettait aussi de le surveiller et d'éviter les vols. Bien visible sur le cadastre napoléonien de 1843, « Len ménéhouarn », d'une surface de 600 m², est déjà attesté en 1727.

(Rejoignez la salle de réception en franchissant la porte plein cintre à droite. Prenez à gauche et arrêtez-vous)

24 Les nouveaux jardins

A la suppression du vivier s'associe le réaménagement progressif de l'espace autrefois occupé par la métairie de la Porte et son aire à battre. Remployant en partie les pierres de ces anciens logis, comme la porte plein cintre du 17^e siècle que vous venez de franchir, la famille de Pluvié constitue ici un espace clos protégé de hauts murs. Au fond sur votre droite, la porte et la niche sont les vestiges d'une ancienne habitation.

Au 20^e siècle, le chenil et les jardins sont regroupés dans cet espace. Les témoignages parlent de deux jardins potagers, d'une porcherie et d'un poulailler. On devait utiliser l'eau de la fontaine, mais également celle du bélier hydraulique. La présence de deux fontaines en pierre, aujourd'hui asséchées, de ce côté contre le mur ouest, et de l'autre côté du mur, côté orangerie, confirme cette hypothèse. Entretenus par les domestiques, ces jardins alimentaient la table de la famille de Pluvié.

(Sortez du jardin en face, prenez à droite et arrêtez-vous à la châtaigneraie)

25 La châtaigneraie

La châtaigneraie de Manehouarn, classée remarquable, se compose d'une vingtaine d'arbres greffés. Atteignant pour les plus beaux sujets vingt-quatre mètres de hauteur, douze mètres d'envergure et 4,80 mètres de circonférence, ils ont près de cent cinquante ans. En 1843, cette zone est en pâture tandis que la châtaigneraie se situe à l'extérieur, à proximité de la Métairie Neuve. C'est visiblement Fortuné, dont on connaît la passion pour l'agronomie, qui fit greffer ces châtaigniers.

La greffe permet d'obtenir des fruits plus gros au goût plus sucré. Les excroissances visibles à 1,50 m de hauteur sur le tronc sont les stigmates de l'association contrariée entre la vigueur du porte greffe et la productivité du greffon. Introduits par les romains, les châtaigniers ont joué un rôle important dans la vie quotidienne des bretons qui y trouvaient un complément alimentaire non négligeable en hiver.

(Rejoignez l'esplanade pour un dernier commentaire).

26 Manehouarn aujourd'hui

Au terme de cette balade, au cours de laquelle Manehouarn nous a livré une partie de ses secrets, on comprend mieux l'attachement des Plouaysiens pour ce lieu symbolique. Entre 1998 et 2012, la municipalité installe sur le site le Véloparc qui, associant Musée du Vélo, animations et gîtes, accueille de nombreux visiteurs, notamment en lien avec les courses cyclistes de Plouay.

Après la fermeture du Véloparc, puis du Musée du Vélo, la Compagnie des Ports a pris le relais. Elle gère le gîte de quarante-cinq personnes et les six appartements, les salles de séminaire et de réception, accueillant touristes, randonneurs et célébrations familiales. Le domaine est régulièrement le centre de manifestations festives, sportives et culturelles... Chaque jour, les visiteurs et la population locale, adultes, scolaires, enfants arpentent le parc ou se retrouvent autour des divers espaces de jeux. Le site ne cesse de se réinventer. Gageons qu'il trouvera à l'avenir une vocation à son château pour lui redonner vie.



Textes : Jacqueline Le Calvé Lorient Agglomération, en collaboration avec Sylvain Nignol et Christophe Bernard. Remerciements à toutes les associations et personnes qui ont témoigné et prêté leurs archives personnelles pour réaliser ce document,

